

52^e festival
la rochelle
cinéma

28.06 — 02.07.2024

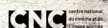
Tajine Studio
présente

12^e FESTIVAL
DU FILM DE
MONTREUIL

Le sentier des absents

Un film de
Eugénie Zvonkine

Produit par Simon P.R. Bewick avec Kamila Bouchemal, Juliette Depont, Ikram Taleb, montage Guillaume Lauras, Thomas Glaser montage son Valère Raigneau voix off Antonin Dalmasso mixeur Florent Klockenbring étalonnage Lucie Bruneteau avec le soutien de la Région Normandie en partenariat avec le CNC et en association avec Normandie Images avec le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine et l'accompagnement d'ALCA avec la participation du CNC avec le soutien de la PROCIREP – Société des Producteurs, avec le soutien de l'ANGOAA avec le soutien du Département de la Seine-Saint-Denis en partenariat avec le CNC une production Tajine Studio



PROCIREP ANGOAA



NORMANDIE



CINÉMAS 93

SYNOPSIS

Enceinte de quatre mois, je perds ma deuxième fille Marie par une interruption médicale de grossesse. Cette expérience douloureuse et éminemment personnelle porte un nom : le deuil périnatal. Je décide de filmer trois autres mères endeuillées, Juliette, Ikram et Kamila. Toutes quatre avons perdu notre bébé par mort fœtale in utero ou par IMG. Ensemble, nous décidons de tracer un chemin pour raconter ce qui ne se dit pas, la perte d'un enfant trop tôt disparu, nous interroger sur leur place, vacante, mais impossible à occuper, et sur le chemin du deuil. Avec chacune d'entre elles, nous transformons le sentier des absents en un voyage cinématographique vers nos enfants perdus, un voyage à travers la nuit et jusqu'à l'aube.



LE SENTIER DES ABSENTS

d'Eugénie Zvonkine

Tajine Studio - 57 min - documentaire - couleur

réalisation : **Eugénie Zvonkine**

avec **Kamila Bouchemal, Juliette Depont, Ikram Taleb**

montage : **Guillaume Lauras, Thomas Glaser**

montage son : **Valère Raigneau**

enregistrement voix : **Antonin Dalmasso**

mixage son : **Florent Klockenbring**

étalonnage : **Lucie Bruneteau**

production exécutive : **Simon P. R. Bewick**

post-production : **La Puce à l'oreille, Maelström studio**

une production : **Tajine studio**

visa **159 227**

distribution@tajinestudio.com / +33 6 61 84 12 24

presse : florence@anyways.fr / +33 1 48 24 12 91



ENTRETIEN AVEC LA REALISATRICE

Par Ariane Allard

Avant toute chose, il faudrait peut-être rappeler ce qu'est le deuil périnatal, sujet peu ordinaire du *Sentier des absents*...

Oui, vous avez raison. On appelle deuil périnatal le deuil qui survient après le décès d'un bébé, soit *in utero* à partir de 5 mois de grossesse, soit à la naissance, soit dans les jours ou semaines qui suivent, jusqu'à un mois de vie. En fait, cela recouvre une multitude de situations différentes, interruption médicale de grossesse, mort foetale *in utero*, décès du bébé pendant l'accouchement, décès post-natal, etc. Le fait est que l'on compte 7000 décès de bébés par an en France actuellement, un chiffre qui donne le vertige...

Si l'on connaît si mal ce sujet, c'est sans doute parce qu'aujourd'hui encore il reste tabou. Pourquoi ?

Il y a plusieurs raisons. D'abord, grâce aux progrès de la médecine, il y a moins de mortalité infantile aujourd'hui, beaucoup moins qu'au XIXe siècle et même qu'au début du XXe en tout cas. On ne peut que s'en réjouir bien sûr. Mais la conséquence de cette amélioration notable, c'est que l'on a peu à peu construit une mythologie autour de la maternité, singulièrement autour de sa maîtrise. Raison pour laquelle on écarte, désormais, les récits autour du deuil périnatal car ils contrarient ce discours de la maternité heureuse. Ce que fait *Le Sentier des absents*, à sa manière, puisqu'il propose de parler d'une maternité qui se vit en creux et dans le manque. Mais il y a une autre raison pour expliquer ce silence, une raison qui tient à la spécificité même de ce deuil : personne n'a connu l'enfant décédé. Donc quand une mère perd son bébé dans ces circonstances, la première réaction de son entourage est de lui dire de reprendre une vie « normale » le plus vite possible, qu'elle est jeune, qu'elle en fera un autre, sans tenir compte du choc, de la sidération qui accompagnent cette perte, et du deuil complexe, très douloureux, qu'elle s'apprête à affronter.

Vous-même avez perdu un bébé, vous n'en faites pas mystère dans votre documentaire et expliquez même, en voix off, que « seul le geste de filmer a réussi » à vous « apaiser ». Est-ce à dire que ce film, qui est votre premier film produit, s'est voulu en partie thérapeutique ?

Il est vrai que, pour moi, le geste de filmer a été essentiel. Sans doute parce que c'est ce geste qui, au fond, permettait de donner sens à ce qui m'était arrivé. Donner sens, naissance : le jeu de mots ne m'a pas échappé (sourire) ! Ce film, c'est mon chemin pour ma fille décédée, pour lui créer une place. Une place singulière, très personnelle évidemment, mais une place éminemment collective aussi. Car une autre des particularités de ce deuil, c'est le rôle qu'y joue le collectif. Je m'explique : toutes celles qui ont vécu la perte d'un bébé sont guettées par l'anomie, par le fait que les gens ont du mal à accepter l'existence de ce bébé. En fin de compte, les rares endroits où l'on peut vivre ce deuil sont des endroits collectifs. Je pense au cimetière parisien de Thiais et à son « Jardin du souvenir », où sont dispersées les cendres de bébés qui n'ont pas vécu. Je pense aussi aux groupes de parole. Oui, dans ce malheur-là, quelque chose de collectif se construit. D'ailleurs, c'est grâce aux femmes de mon groupe de parole que je me suis autorisée à faire ce film. J'ai accouché à 4 mois de grossesse, je ne rentre même pas dans les statistiques nationales du deuil périnatal. Donc, au départ, je ne me sentais pas légitime dans mon malheur. Erreur : non seulement les filles du groupe m'ont accueillie, mais elles m'ont soutenue et encouragée.

D'ailleurs, votre récit est totalement collectif puisqu'il s'articule autour du témoignage de trois mères endeuillées, Juliette, Kamila et Ikram, trois femmes que vous avez rencontrées, précisément, lors des séances de votre groupe de parole. Pourquoi elles ? Racontez-nous.

Permettez-moi de faire un léger retour en arrière, avant de vous répondre. Lorsque j'ai accouché à l'hôpital Necker en septembre 2016, on m'a donné un petit fascicule avec les coordonnées de groupes de parole pour les personnes qui vivaient un deuil périnatal. C'est le premier endroit où je suis allée quand j'ai pu sortir de chez moi... et Kamila a été la première à m'accueillir quand je suis arrivée. Elle a posé des mots d'une grande simplicité et crudité sur ce qu'elle avait vécu : je l'ai admirée, moi qui n'étais alors que larmes et souffrance inarticulée. Tout s'est noué à ce moment-là. Très vite, j'ai ressenti une grande proximité d'âme avec elles trois. Une grande proximité, aussi, dans notre manière d'exprimer les choses. Je crois beaucoup à cette histoire de sororité. D'ailleurs, ce film pour moi, c'est aussi rendre quelque chose à ces femmes qui m'ont beaucoup donné. Elles sont restées de grandes amies.

Votre documentaire est l'un des tout premiers à poser des images, montrer des visages, raconter les parcours de ces mères endeuillées et de leurs bébés silencieux. Aviez-vous conscience de cette « responsabilité » supplémentaire, en tant que cinéaste, lorsque vous vous êtes engagée dans cette aventure ?

Je les aime extrêmement, mes trois héroïnes, alors oui, forcément, je me suis sentie investie d'une grande responsabilité, avant tout envers elles. C'est une notion toujours intéressante, d'ailleurs, la responsabilité... Ainsi, lorsque j'ai soumis mon film à des instances de financement ou aux comités de sélection de certains festivals, j'ai pu rencontrer des gens qui trouvaient que le film n'était pas assez pédagogique, ou résilient, ou positif. Il faut savoir que je suis née en URSS, j'en suis partie à l'âge de 12 ans, et que je me suis spécialisée dans le cinéma soviétique que j'enseigne à l'université, en France. Autant dire que je suis très opposée à l'idée d'un cinéma « qui éduque et élève » ! Pour moi, si le cinéma a un devoir, c'est celui de l'honnêteté. Raison pour laquelle, dans mon film, j'ai voulu rendre compte de cette expérience de deuil périnatal sans l'adoucir, mais sans la rendre insoutenable non plus. Certes, mon but était de montrer un chemin – d'où ce titre, *Le Sentier des absents* –, mais certainement pas de finir mon film en disant que maintenant, tout allait bien. Parce que l'on ne finit jamais son deuil, il est toujours là, même si l'on apprend à vivre avec.

A-t-il été difficile de convaincre Juliette, Kamila et Ikram de se livrer sur cette expérience si intime, si vive encore pour elles ?

Pas du tout, elles m'ont dit oui tout de suite ! On s'est rencontrées en octobre 2016 et j'ai commencé à tourner en mars 2017. Je pense que leur accord immédiat venait de la confiance établie entre nous pendant les mois précédents. Elles m'ont dit qu'elles n'auraient pas forcément accepté une telle proposition si elle était venue d'un tiers. Cette complicité est au cœur du film, je crois. Juliette a simplement demandé que l'on ne filme pas ses enfants vivants, demande que j'ai très bien comprise – ils n'avaient pas choisi de faire partie de cette histoire. Et je me suis fixée pour limite de ne pas les filmer si jamais elles perdaient leurs moyens. Lorsque nous sommes allées à Sainte-Soline avec Kamila, par exemple, il y a eu un moment où elle n'était vraiment pas bien. J'ai donc posé la caméra pour simplement être à ses côtés. Mais vous savez, la plupart du temps, même quand elles ont une montée de larmes, elles maîtrisent, alors je continue à filmer. Je pense même qu'elles ne sont jamais aussi fortes que lorsqu'elles racontent...

L'une des premières phrases que l'on entend dans votre film est dite par une femme, une mère endeuillée qui prend la parole lors d'une cérémonie : « Je suis une maman sans bébé dans les bras ». Pourquoi avoir choisi de la placer en ouverture ?

En fait, cette femme c'est Ikram, l'une de mes trois héroïnes. Elle a été filmée de loin, au téléphone portable, mais ça n'est pas bien grave si on ne la reconnaît pas. Il faut savoir que si l'on n'organise pas d'obsèques pour son enfant, on peut prendre part à une cérémonie collective qui, tous les trois mois, est organisée au cimetière du Père Lachaise à Paris. Ikram s'est rendue à l'une d'elles, plusieurs des femmes du groupe de parole y étaient aussi. J'y étais pour ma fille, Marie, tandis que Kamila est simplement venue nous soutenir. Si j'ai gardé cette séquence, et l'ai placée en tête du film, c'est parce que mon frère est venu à cette cérémonie lui aussi et qu'il m'a dit avoir tout compris à mon deuil grâce au discours d'Ikram. Elle a en effet une manière très brutale mais très claire de poser des mots sur les choses. C'est aussi le combat du film : c'est à prendre ou à laisser. Et puis, dans ce même discours, elle dresse la liste de tous les enfants de notre groupe de parole. C'est très important, symboliquement, pour moi. Elle nous dit : « Merci, je me sens moins seule parce que vous êtes là. » Elle donne ainsi bien à sentir ce que ce sentier a de collectif.

Parlez-nous de la construction de votre récit. Vous évoquez « un chemin » : beaucoup de scènes, en effet, ont été tournées en extérieur, en marchant, mais aussi en voiture ou dans un train. Des choix qui résonnent de façon symbolique, non ?

Tout mon film est guidé par l'idée de la trajectoire. Cheminer, aller de l'avant, sans pour autant laisser nos enfants derrière nous : je voulais que cela se voie à l'image. Vous savez, dans un premier temps, un deuil, ça vous atteint au ventre, comme un coup physique, un effondrement sur soi-même. Donc qu'est-ce que l'on fait après ? Est-ce que l'on essaie de se déplier ? Telles sont les questions que je me suis posées, sachant que mon déplacement, mon deuil à moi, a été d'aller vers les autres. J'ai donc repris cette idée de trajectoire en allant dans des lieux différents pour chacune de mes trois héroïnes, pour mieux déclencher leur mémoire et leur parole. J'ai effectué trois voyages séparés avec elles, mais j'ai mis du temps à revoir ces rushes. C'était douloureux. Finalement, je les ai revus avec une amie monteuse, Cécile Frey, et c'est elle qui a eu l'idée d'encadrer les récits de Juliette, Kamila et Ikram, chacune se chargeant d'une partie de la trajectoire. J'ai commencé à débroussailler l'ensemble toute seule, puis le monteur Guillaume Lauras m'a rejointe, et enfin Thomas Glaser, un autre monteur, qui a repris le film à la toute fin. On a beaucoup parlé ensemble : que garder, dans quel ordre, comment faire fusionner nos quatre trajectoires en une seule ? Tous les deux ont été de formidables partenaires de travail.

A quel moment l'idée de la voix off – la vôtre, puisque vous êtes la narratrice du récit – s'est-elle imposée ? Au montage, justement, ou bien avant ?

Cette idée est venue au tout début de l'aventure. Je savais que Juliette, Ikram et Kamila avaient accepté d'être filmées parce que c'était moi. Donc d'entrée de jeu, j'ai su que je serais là, mais hors champ. Je ne voulais pas me mettre en avant, il n'était pas question de faire un film sur mon deuil à moi, vous l'avez compris, mais de raconter un cheminement commun.

Ce tournage semble avoir été réalisé dans l'économie la plus simple, la plus intime, la plus dépouillée possible, puisqu'on vous retrouve au son, à l'image et à la réalisation. Était-ce un choix ou une nécessité ?

Les deux. Il m'était tout à fait impérieux de tourner, mais je n'imaginai pas une seconde être accompagnée, en particulier vis-à-vis de mes héroïnes. Finalement, le plus simple était de prendre

une caméra avec un micro dessus et d'y aller ! Bien sûr, il y a eu des petits problèmes techniques, mais je crois que cela sert le film finalement : on saisit encore mieux qu'il est fait dans une nécessité et une urgence.

Le deuil est souvent associé à la notion de temps, de durée. Combien de temps, finalement, vous a-t-il fallu pour que *Le Sentier des absents* puisse exister ?

Eh bien... C'est un film qui a pris du temps, en effet. Si je pars du décès de mon bébé, le 26 septembre 2016, et que je compte jusqu'à la première projection du film au cinéma Le Méliès à Montreuil, calée le jour exact de sa date-anniversaire, cela fait 8 ans jour pour jour. En fait, concrètement, les premières images ont été tournées en 2017 et le film est vraiment terminé depuis avril 2024... Mais c'est sa sélection au festival de La Rochelle, en juillet 2024, dans la section « Au cœur du doc », qui lui a donné une vraie vie. Cela a été une nouvelle extraordinaire ! Après... bien sûr que le temps qui passe fait que la blessure est moins à vif. Reste que l'émotion est ravivée à chaque nouvelle projection. Je me suis d'ailleurs posée beaucoup de questions vis-à-vis de Juliette, Kamila et Ikram, lorsque je leur ai montré le film la première fois. J'avais peur que ça leur fasse violence de retourner vers ce moment si difficile. Mais la réaction de Vincent, le mari de Juliette, m'a rassurée : « C'est bien que l'émotion soit vive, ça nous rassure, ça veut dire qu'on ne les a pas oubliés » m'a-t-il expliqué. Et c'est vrai que l'une des grandes difficultés de ce deuil, c'est la crainte de l'oubli, car les parents, qui sont souvent les seuls à avoir senti et vu leur bébé, sont les seuls porteurs de sa mémoire.

***Le Sentier des absents* n'est-il pas, au fond, un moyen de donner un nom, une place, une existence à tous ces bébés passés sous silence ?**

Bien sûr ! C'est à la fois un moyen de donner la parole à des parents endeuillés et de faire exister ces enfants. Auparavant, en France, lorsque l'officier d'état civil établissait un acte d'enfant sans vie, soit parce qu'il était mort-né, soit parce qu'il était né vivant mais non viable, il ne marquait qu'un prénom, pas de nom de famille. Cela a changé récemment, fort heureusement. Ces démarches sont beaucoup mieux accompagnées en France que dans d'autres pays... Mais il y a encore beaucoup à faire. Avec ce film, j'essaie en tout cas de leur créer une place. Une place cinématographique.



BIBLIOGRAPHIE

*Marie-José Soubieux, Isabelle Caillaud, *Deuil périnatal et groupe de parole pour les mères. Rencontres singulières autour du berceau vide*, Erès, coll. La vie de l'enfant, 2022.

*Marie-José Soubieux, *Le berceau vide. Deuil périnatal et travail du psychanalyste*. Eres, coll. La vie de l'enfant, 2008.

*Nathalie Lancelin-Huin, *Traverser l'épreuve d'une grossesse interrompue - Fausse couche, IMG, mort foetale in utero*, éd. Josette Lyon, 2016.

*Chantal Haussaire-Niquet, *L'Enfant interrompu*, Flammarion, 1998.

*Nadia Bergougnot, *Le Ventre Vide - Brisons le tabou du deuil prénatal, livre de témoignage de parents ayant vécu le deuil périnatal*, NomBre7éditions, 2018.

*Katia Fouletier-Faurie, *La Vie de Gabriel ou l'histoire d'un bébé plume*, éd. SPAMA, 2017.

*Francine de Montigny et al., *Décès Périnatal : Le deuil des pères*, Ed. CHU de Ste Justine, Montréal (CANADA), 2017.

Pour plus de livres de référence : <https://www.association-spama.com/pour-les-parents/bibliographie/>



VISTAPROMO

15 OCTOBRE : LA JOURNÉE MONDIALE DU DEUIL PÉRINATAL

On appelle deuil périnatal le deuil qui survient après le décès d'un bébé in utéro, à la naissance ou dans les jours ou les semaines après sa naissance. Au sens strict du terme, la période périnatale s'étend de la 22ème semaine d'aménorrhée au 7ème jour après la naissance.

Le 15 octobre 2002 a été la première journée de sensibilisation à la perte de bébé au Royaume-Uni, à l'initiative d'un groupe de parents inspirés par la journée de commémoration de la perte de grossesse et de l'enfant aux États-Unis. Grâce à la vente d'épingles à ruban bleu et rose fabriquées à la main, ils ont récolté plusieurs milliers de livres sterling pour les organisations britanniques qui soutiennent les parents endeuillés.

Depuis 2003 la journée du 15 octobre permet aux familles endeuillées de se rassembler dans le monde entier. La question de l'accompagnement du deuil périnatal reste encore essentielle aujourd'hui. Grâce aux discussions que la journée soulève, la possibilité de déclarer le décès d'un enfant ainsi que de lui donner un nom de famille est accordée aux parents concernés en France.

BIOGRAPHIE EUGÉNIE ZVONKINE

Eugénie Zvonkine est née en 1979 dans un pays qui n'existe plus, l'ex-URSS, et qu'elle a quitté en 1991 pour venir avec sa famille s'installer en France. Elle a porté nombre de casquettes dans le milieu du cinéma : critique, programmatrice, traductrice.

Elle est aujourd'hui professeure en études cinématographiques à l'université Paris 8 et l'auteur de plusieurs livres sur le cinéma tels que *Kira Mouratova, un cinéma de la dissonance* (Lausanne : L'âge d'Homme, 2012) ou encore *Il est difficile d'être un dieu d'Arkadi et Boris Strougatski et d'Alexeï Guerman. Un scénario interdit* (Paris : L'Harmattan, 2019) et elle a co-dirigé des ouvrages collectifs tels que *Sergueï Loznitsa, un cinéma à l'épreuve du monde* (Lille : Presses du Septentrion, 2022) et *Intérieurs sensibles de Chantal Akerman : films et installations, passages esthétiques* (Lille : Presses du Septentrion, 2024). Co-scénariste du *Martinet* (2007) d'Abai Kulbay, sélectionné au festival de Rotterdam, elle a réalisé des courts-métrages autoproduits et un documentaire sur la Nouvelle vague kazakhe, *Souvenir de vague* (2017, 45'). *Le Sentier des absents* est son premier film.

INTERVENANTES

KAMILLA

Kamila a perdu Soline, sa première fille, à 42 semaines de grossesse. Son terme était dépassé et elle a découvert sa mort en arrivant à l'hôpital pour accoucher. Chacune de nous a ses marottes, pour penser à son enfant, pour le faire exister, pour se créer des souvenirs. Kamila avait pris l'habitude d'entrer le prénom de sa fille dans les moteurs de recherche pour voir où cela la mènerait. Un jour qu'elle était ainsi partie à la recherche de sa fille dans les méandres virtuels, Kamila a découvert qu'il existait dans le Sud-Ouest de la France le village Sainte-Soline, seul village de ce nom dans tout le pays.

Alors, je propose à Kamila d'aller en voiture au village Sainte-Soline, où elle n'avait jamais mis les pieds. Kamila est une jeune femme au visage doux et ouvert d'une trentaine d'années. Elle est un peu enveloppée et porte cela avec beaucoup de charme et d'élégance. Elle me raconte la manière dont les choses se sont produites pour elle – elle a ce talent de dire très simplement les choses. C'est d'ailleurs son visage que j'avais vu en premier en arrivant au groupe de parole après la mort de Marie.

La trajectoire vers Sainte-Soline se dessine lorsque nous parcourons des kilomètres en voiture, entre l'habitacle du véhicule, les paysages qui défilent et les aires d'autoroute en déshérence – et nos discussions, sur Soline, sa disparition brutale, mais aussi sur ce lieu que nous allons découvrir. Arrivées à Sainte-Soline, nous nous arrêtons près du panneau. Kamila est émue de voir le prénom de sa fille sur ce panneau officiel. C'est comme une rencontre avec son enfant, pourtant impossible.

IKRAM

Ikram a perdu sa fille Lilya par IMG à 8 mois de grossesse. Elle a tout tenté pour sauver sa fille, mais a dû renoncer, en imaginant les souffrances que connaîtrait sa petite fille si elle naissait, car elle était très malade. Elle l'a faite enterrer au Maroc, près de sa famille. Tard le soir, je sors de l'aéroport d'Oujda et je plonge dans une nuit douce dont la chaleur enveloppe les débarqués parisiens ; la sortie de l'aéroport est toujours encadrée de gens venus attendre les leurs, en visite de Paris. Ikram, en longue robe sombre, m'accueille. C'est une belle jeune femme dont le sourire éclatant masque des chagrins multiples.

Le lendemain, après la fraîcheur de sa maison familiale, nous nous engouffrons dans la petite voiture cahotante d'Ikram qui nous embarque jusqu'au cimetière. Les rues d'Oujda défilent, brûlées par le soleil. Nous croisons quelques rares passants, des véhicules de toutes époques et, au détour d'une ruelle, une perspective à couper le souffle s'ouvre soudain.

Le cimetière marocain est très différent du cimetière français : les tombes s'y entassent de façon désordonnée, ce qui fait qu'on doit se frayer un chemin jusqu'à la petite tombe en marbre blanc de Lilya. Dans le cimetière, je rencontre la femme qui s'occupe de la tombe de Lilya quand Ikram n'est pas là. Elle est grande, le visage buriné et tanné par le soleil, elle parle d'Allah qui récompensera le sacrifice d'Ikram en exauçant tous ses vœux. Elle parle en faisant de grands gestes. Le lendemain encore nous prenons la voiture pour aller à Saidia, sur la plage où Ikram allait toujours quand elle était enfant. Elle rêvait d'emmener sa fille là.

Nous déambulons le long de la plage. Face à ce paysage serein, Ikram est calme, mais pas apaisée. Elle me parle alors de son double deuil – quelques mois avant de tomber enceinte de Lilya, elle a perdu sa soeur cadette dont elle était extrêmement proche.

JULIETTE

Juliette a perdu sa fille Héloïse à terme. Elle a déjà deux enfants, deux garçons, Clément et Gabriel. Je décide de me rendre avec elle et toute sa famille sur la tombe d'Héloïse, en Savoie. La veille du départ, nous parcourons toutes les deux des lieux qui lui semblent essentiels à Paris. Juliette est une jeune femme élégante et élancée. Elle choisit toujours ses mots avec une grande précision. A chaque fois qu'elle parle d'Héloïse, sa voix est étreinte par l'émotion. Là voilà qui marche d'un pas rapide et énergique dans les rues parisiennes. Le brouhaha vient l'entourer d'une vague un peu agressive, mais énergique aussi. Elle parle fort pour commenter ce qu'elle voit et ce que cela lui rappelle – ce trajet, c'est celui qui va de chez elle jusqu'à l'hôpital des Diaconesses, elle l'a accompli de façon régulière avec sa fille dans le ventre, comme elle l'avait fait pour les grossesses précédentes qui s'étaient bien passées.

« Héloïse allait très bien. J'étais à terme, quasiment, parce qu'Héloïse devait arriver aux alentours du 12 mai et qu'elle est morte le 30 avril. La grossesse s'était bien passée, elle allait bien, elle était en bonne santé, et moi aussi. Tout allait bien, il n'y avait rien. Le 28 au soir, je la sentais encore bien bouger. Et puis le 29, je ne l'ai plus sentie. J'ai commencé à m'inquiéter un petit peu dans la journée. Et puis je me disais : c'est normal, c'est parce que je vais accoucher. Je commençais à avoir des contractions. Je me suis dit : elle descend dans le bassin, c'est pour ça que je la sens moins. Le soir je commençais à m'inquiéter un peu, mais j'avais plus de contractions, donc on est parti à la maternité pour accoucher. C'était une nuit où les sages-femmes étaient débordées. Elles m'ont prévenu qu'elles n'avaient pas beaucoup de temps pour moi, et j'ai dit : "Je veux juste entendre son coeur qui bat et après je rentre chez moi." Elle a mis la sonde, et elle n'a pas entendu le coeur. Elle m'a dit : "C'est normal, ça arrive tout le temps." Elle est venue avec un appareil d'échographie, et là, elle n'a pas non plus entendu le coeur. Là, j'ai compris. J'ai vu dans son regard qu'elle était complètement angoissée. Elle m'a dit : "Je suis une jeune sage-femme, je ne sais pas faire, je vais chercher le médecin." Et elle a couru hors de la pièce. Le médecin est arrivé. Il a juste posé la sonde et il a fait non de la tête, sans rien dire. A ce moment, j'ai eu un cri animal. »

Juliette me parle aussi des photos que Vincent et elle ont prises d'Héloïse après sa naissance, de l'urgence qu'ils ont ressentie de fabriquer des souvenirs avec elle.

